

d'avoir à seconder par la force son petit coup d'Etat. — La gendarmerie ne tarda heureusement pas à recevoir du parquet l'ordre formel de respecter la décision de la justice. Son arrivée sur la place fut accueillie par les cris enthousiastes de : « Vive la liberté ! Vive les frères ! »

L'évêque d'Orléans a qualifié les Prussiens de barbares. — De quel côté se trouve la vérité ? (Le Français.)

Dernières nouvelles

ARMÉE DU NORD

ORDRE.
Officiers, sous-officiers et soldats du 23^e corps,

Je ne me séparerai pas de vous sans vous remercier tous, à quelque degré que vous soyez placés, du concours que vous m'avez prêté pour accomplir la tâche rude et laborieuse que nous avions à remplir et que vous m'avez rendue si facile.

Nous pourrions être fiers de compter dans notre existence militaire la campagne d'hiver que nous avons faite ensemble, et dans laquelle le 23^e corps a livré cinq combats contre des forces de beaucoup supérieures aux siennes, sans que son moral ait un instant faibli.

Vous allez rentrer les uns dans vos garnisons, les autres dans vos foyers, reprendre les travaux de la paix. Répétez-y l'esprit d'ordre et de discipline que vous avez contracté devant l'ennemi ; propagez-y l'amour de la France, de notre pauvre France aujourd'hui si malheureuse ; ne vivez que pour elle ; sachez profiter de la dure épreuve qu'il nous faut traverser, et Dieu aidant, nous reprendrons un jour dans le monde le rang qui nous est dû.

Quartier-général de Lille, le 3 mars 1871.

Le général de division commandant le 23^e corps.
PAULZE D'IVOY.

Dépêches télégraphiques

(Service particulier du Journal de Roubaix.)

Paris, 1^{er} mars, 8 h. soir.

Le restant du corps d'occupation est entré après-midi.

Aucun incident fâcheux n'est signalé. On espère que le calme se maintiendra ce soir et dans la nuit.

Plusieurs compagnies de la garde nationale sont arrivées, dans la matinée, des faubourgs de la rive droite pour aller attaquer les Prussiens ; mais les bataillons de la garde nationale stationnés vers la Madeleine les arrêtèrent et leur firent comprendre l'inutilité et les dangers d'une pareille résolution, et finalement, après de longs pourparlers, les décidèrent à retourner dans les faubourgs.

Les barricades sont maintenues à Montmartre et à Belleville.

Sur les boulevards et dans les principales rues, la foule est immense, mais triste et silencieuse.

Paris, 2 mars, 10 h. matin.

M. J. Favre est parti ce matin à 6 heures pour Versailles, allant réclamer l'évacuation immédiate de Paris.

M. Thiers arrivera à Paris ce midi. L'autorité militaire a engagé des pourparlers avec l'autorité allemande, afin d'accélérer l'évacuation.

On croit que les Allemands partiront ce soir ou, tout au plus tard, demain matin.

Les quartiers occupés continuent à rester déserts.

Dans le reste de Paris, les boutiques, les cafés et les autres établissements sont fermés. L'attitude de la population reste calme et digne.

Paris, 2 mars matin.

Le Journal officiel raconte la séance d'hier de Bordeaux.

Le ministre des affaires étrangères ira ce matin à Versailles. Demain aura lieu l'évacuation immédiate de Paris en vertu de l'article 3 de l'armistice.

Le même journal raconte que les Allemands ont occupé hier les quartiers de Paris désignés. Des officiers et des soldats sont logés au palais de l'Industrie au Cirque et au Panorama.

Le restant logé dans les maisons particulières. Il n'a pas été possible d'affranchir de cette charge les appartements nombreux des étrangers dans les Champs-Élysées et dans le faubourg Saint-Honoré. L'accès du quartier occupé n'est pas interdit mais la population presque entière s'est elle-même imposée la loi de ne pas user de la liberté de circulation.

La bourse et les magasins de tous les quartiers sont fermés.

Aucun journal n'a paru ce matin.

Des renseignements particuliers confirment le calme général.

On croit que les Allemands évacueront Paris aujourd'hui.

Paris, 2 mars, 1 heure après-midi.

Il y a une grande agitation à toutes les portes du Louvre et de la place du Carrousel. La foule apercevant des Allemands se promenant dans les cours du Louvre et du Carrousel a poussé des cris d'indignation et des coups de sifflets. Quelques Allemands ayant un air provocateur, la foule a voulu forcer le cordon des troupes françaises qui la retenait à distance des grilles. Des pièces de toile ont été alors placées sur les grilles afin de dérober au public la vue des soldats allemands.

L'agitation paraît se calmer.

On assure que les Allemands ont pénétré dans le jardin des Tuileries, le Carrousel et le Louvre en forçant la consigne.

La population parisienne est convaincue que l'attitude des Allemands révèle des intentions provocatrices. Si les Allemands n'évacuaient pas bientôt Paris des conflits seraient à redouter.

Quelques Allemands ont voulu sortir des lignes en tendant la main et en disant : « maintenant la paix est conclue, nous sommes amis. »

On les a repoussés en disant : « Nous sommes vaincus, mais avec les conditions que Bismarck nous a imposées nous ne serons jamais amis. »

Quelques officiers allemands déguisés ont pénétré en ville, mais ayant été reconnus ils ont couru des dangers. Ils ont été protégés par l'autorité et reconduits aux lignes allemandes.

L'attitude de la population est moins calme qu'hier par suite de l'entrée des Allemands au Louvre, au Carrousel et de leurs airs provocateurs.

Bordeaux, 2 mars.

Une lettre de M. Crémieux à M. Grévy, en date du 1^{er} mars, propose que la France souscrive promptement 5 milliards afin de se débarrasser des Allemands. « Que chacun, dit-il, consulte son état de fortune ; faisons à la patrie une avance qui nous sera remboursée dans une longue suite d'années. » M. Crémieux offre 100,000 fr.

Tous les journaux expriment la pensée que la France travaillera à se réorganiser avec l'idée fixe, unique de prendre une éclatante revanche.

Londres, 2 mars.

Les employés du ministère de l'Intérieur partiront samedi, et retourneront à Paris, d'où l'on conclut que le gouver-

nement lui-même retournera aussitôt que l'exécution du traité le lui permettra.

Un décret du 27 février ordonne la rentrée dans leur résidence de toute la gendarmerie mobilisée par décret du 20 décembre et des brigades provisoires.

Londres, 3 mars.

Le Times publie le télégramme suivant :

Versailles, 2 mars.

Les Allemands évacueront Paris vendredi : l'armée du prince Frédéric-Charles se retirera immédiatement au de là de la Seine.

L'Empereur et le Prince Royal iront bientôt à Ferrières ou vers quelque autre point près de Paris, sur la rive droite.

Londres, 3 mars.

Le Daily Telegraph donne les préliminaires de paix qui ont été signés.

Aussitôt après la ratification des préliminaires, les Allemands évacueront l'Orne, l'Eure-et-Loire, le Loiret, le Loiret-et-Cher, l'Indre-et-Loire, l'Yonne et tout le territoire jusqu'à la rive gauche de la Seine.

Les Français se retireront derrière la Loire jusqu'à la conclusion définitive de la paix.

Après le paiement de 2 milliards, les Allemands occuperont seulement les départements de la Haute-Marne, Vosges, Meurthe.

VILLE DE ROUBAIX

Cours public de chimie

Lundi 6 Mars à 8 h. 1/4 du soir.

1^o Noix de Galle : leur provenance, leurs variétés, leurs différents emplois.

2^o Moyen de produire une vive couleur verte résistant à l'action des acides et à l'influence de la lumière.

3^o Coloration en vert de liqueurs spiritueuses.

4^o Vert bon teint.

Cours public de physique

Mercredi 8 Mars à 8 h. 1/4 du soir.

Manière de faire vibrer l'air.

1^o Sirene de Cagnard-Latour.

2^o Sirene musicale.

3^o Mode de transmission du son.

ETAT-CIVIL DE ROUBAIX

NAISSANCES

24 février. — Doublet Pauline, rue St-Laurent. — Pluquet Charles, rue du Moulin de Roubaix. — Liagre Laure, rue St-Maurice. — Paux Elise, rue Déesme.

Derue Félix, rue Latérale. — Verdickt Jean, rue de la Paix. — Tilman Maurice, rue des Arts. — Leclercq Julienne, à l'Épeule. — Lefebvre Zoé, rue de la Promenade. — Nys Alphonse, rue des 15 Ballots. — Decoster Antoine, à l'Épeule.

25 février. — Tooremans Léocadie, rue de Magenta. — Verhaeghe Gustave, rue de l'Alouette. — Willem Maria, rue d'Alma. — Schavlieghe Sidonie, au Fontenoy. — Lerouge Hortense, rue du Quai. — Dierick Léon, au Tilleul. — Ducatez Joséphine, rue de Nouveaux. — Grosjean Henri, rue des Longues Haies. — Debrabant Louis, rue Déesme. — Vandaele Justine, rue des Arts.

26 février. — Flament Oscar, rue de l'Ommelet. — Bernard Henri, rue de la Chapelle-Carette. — Delescluze Julien, au Fontenoy. — Stalens Victor, rue de l'Ommelet. — Stalens Adèle, rue de l'Ommelet. — Lecomte Jean, Chemin de la Marquetterie. — Verstraeten François, à la Basse-Mazure. — Vanderstigel François, rue du Coq Français. — Nisse Jacques, rue de la Lys.

— Cela vous rapporte-t-il beaucoup ? — Oh ! c'est la mer à boire ! il faut faire le plongeon, se déchirer les mains, se rôtir au soleil, pour gagner quelques cailloux des Maldives, fausse monnaie qui ne réjouit pas l'œil comme l'argent.

— Il n'est pas bête, cet Ovestein ! fit Bantam avec un léger éclat de rire. Eh bien ! je veux faire un heureux.

— Donnez-moi la préférence, dit le Hollandais en riant à l'unisson.

— Voyons, reprit Bantam avec gravité, méritiez-vous d'être heureux, monsieur Ovestein ?

— J'ai souffert depuis le berceau, monsieur Turbry.

— Oh ! vous avez bien rencontré quelques agréments par-ci par-là ?

— Jamais, mon bon monsieur Turbry... Au moment où j'arrangeais mes petites affaires, au Malabar, une dame polie, qui empêche toujours les gens de devenir heureux comme ils l'entendent, a étendu la main pour me saisir. J'ai le pied agile ; je me suis mis dans le lest du navire le Swate, à fond de cale, et j'ai évité la cravate de chanvre. C'est beaucoup ; mais à quoi sert la vie, quand elle ne vous sert à rien ?

— Ovestein, dit Bantam, tu mérites de vivre. Écoute. Connais-tu à Chéribon quelque jeune Hollandaise de bonne mine, et qui puisse ressembler à une femme honnête quand elle aura un oeilier de corail et une robe de crêpe Naankin ?

— Des Hollandaises de race croisée ?

27 février. — Décreté Gustave, rue de Blanchemaille. — Laurette, rue de la Paix. — Mullier. — Vandorpé Célestine, rue de Willems. — Puissant Oscar, rue des Longues Haies. — Parain Dominique, rue de l'Espérance. — Limborg Flore, rue de la Paix. — Vité Augustine, au Fontenoy. — Gallis Louis, rue de Tourcoing. — Druard Joseph, Sentier du Ballon. — Dutreux Marie, rue des Fondeurs. — Lagache Louis, rue du Trichon. — Daubrenel Sophie, rue du Fresnoy. — Daubrenel François, rue du Fresnoy.

PUBLICATIONS DE MARIAGES

26 février. — Merlighem Jean-Baptiste, 30 ans, ouvrier maçon et Leroy Coralie, 24 ans, journalière. — Satezyn Robin, 30 ans, tisserand et Distinguin Flore, 21 ans, journalière. — Parent Ferdinand, 45 ans, journaliste et Lecomte Anne, 37 ans, journalière. — Doms Jean, 25 ans, sellier et Becquet Marie, 22 ans, journalière.

MARIAGES

27 février. — Vanhoute Désiré, 26 ans, charbonnier et Delneste Adèle, 26 ans, servante. — Vandemaele Edouard, 22 ans, domestique et Planche Marie, 27 ans, soigneuse. — Van Overloop Paul, 23 ans, tisserand et Hossens Marie, 22 ans, soigneuse. — Puls Charles, 26 ans, tourneur en fer et Desmet Marie, 29 ans, tisserande.

DÉCÈS

24 février. — Raepers Jean, 19 ans, sellier, rue de Lannoy. — Verhoest Mathilde, 29 ans, ménagère, épouse de Jean Polderman, rue de la Longue chemise. — Robert Henri, 25 jours, au Fontenoy. — Swart Sébastien, 1 mois, rue de Flandre. — Libert Louis, 34 ans, employé de commerce.

25 février. — Parent Jules, 47 ans, mécanicien, rue de la Redoute. — Deleclercq Maria, 4 mois, rue de Nouveaux. — Gruson Edouard, 49 ans, sans profession, rue de la Rondelle. — Vamporal Louis, 1 an, rue des 15 Ballots. — Lepers Louis, 1 mois, rue de l'Alouette. — Delbecq J.-B., 30 ans, domestique, à l'Hôpital. — Jean Honorine, 31 ans, ménagère, épouse d'Hyppolite Bagnin, rue Saint-Honoré. — Daubigny Appolinaire, 44 ans, tailleur, époux d'Amélie Rogez, à l'Hôpital.

26 février. — Dewachter Amélie, 1 an, au Fontenoy. — Dastailleurs Alzère, 43 ans, sans profession, épouse de Louis Voreux, rue du Grand-Chemin.

27 février. — Hooreman Palmir, 1 an, rue Saint-Joseph. — Bienfait Marie, 1 an, au Pile. — Bayard Louis, 79 ans, tisserand, veuf de Marie Beny, au Pile. — Laniel Irma, 3 ans, Quai du canal. — Carpentier Lucie, 66 ans, ménagère, rue du Coq Français. — Lams Jean, 7 jours, rue du Luxembourg. — Loire Joséphine, 52 ans, ménagère, épouse de François Deladrère, au Jean-Ghislain. — Provost Auguste, 3 mois, rue du Fresnoy. — Delplanque Flore, 31 ans, ménagère, épouse de Jean Callens, rue de Tourcoing. — Bernard Alexandre, 3 ans, rue des Charpentiers. — Ponscette Monique, 40 ans, ménagère, à l'Hôpital. — Eloy Louis, 16 ans sans profession, rue Nain.

L'Administration de la Mode Illustrée (chez Firmin Didot, rue Jacob, 56) à l'honneur d'avertir les abonnés de ce journal que tous les numéros arriérés qui leur sont dus, suivant la durée de leur abonnement, leur seront envoyés, dès qu'elles en auront fait la demande aux bureaux du journal en indiquant l'adresse de leur domicile actuel. Ces numéros, préparés pendant le blocus de Paris, contiendront le Journal du Siège, écrit au jour le jour M^{me} Emmeline RAYMOND, et compléteront d'une façon intéressante les collections de la Mode Illustrée, qui seraient sans valeur s'il s'y trouvait des lacunes.

Les réclamations concernant les numéros arriérés, les renouvellements d'abonnement, les abonnements peuvent être adressés, dès à présent, chez Firmin Didot rue Jacob, 56 ; avec le premier numéro de janvier commencera un nouveau et intéressant roman de E. MARLIT.

bord de la mer, à l'ombre de grandes toiles goudronnées prenant leur collation en fumant la pipe et en causant avec des courtiers malais.

Mariani, le maître de cet établissement étrange, remarquait depuis quelques jours un malais, assez proprement vêtu, qui consommait le rhum et le café avec une aisance extraordinaire et payait toujours sans marchander. Cet homme, pensait Mariani, doit être un pirate enrichi.

Mais l'argent d'un pirate ayant la même valeur que l'argent d'un honnête homme, Mariani gardait son opinion secrète, et traitait le Malais avec beaucoup de déférence.

Un jour, en payant sa dépense, le Malais dit à Mariani :

— Vous avez là du rhum exquis. En avez-vous une caisse à me vendre ?

— Vous partez donc ? demanda Mariani.

— Moi, partir ! dit le Malais ; je suis fixé à Chéribon, ici, dans le voisinage ; j'ai acheté pour cent piastres une petite maison et un jardin grand comme ma main, et je suis heureux. Il me faut un peu plus que de l'air pour vivre ; un rien me suffit. Ma grande dépense est le rhum, car je ne compte pas le café.

— Alors, dit Mariani, vous n'avez pas de l'ambition, comme tant d'autres ?

— Moi ? dit le Malais en riant, j'ai fait le mois dernier une bonne spéculation sur une partie d'écaillés, j'ai acheté ces quatre pouces de terre, et je tire d'un petit sac. Quand tout sera mangé

ou bu, je vends ma cabane, et je vais recommencer mon trafic.

Le malais disait cela d'un ton lest et charmant, qui ravi Mariani.

— Je vais vous préparer votre provision de rhum, dit le maître de l'établissement. Quel nom dois-je écrire ?

— Le mien, interrompit le Malais... je me nomme Turbry. D'ailleurs, je paye la caisse comptant. C'est une habitude que j'ai prise dans le commerce.

— Bonne habitude ! dit Mariani.

Turbry, ou pour ne pas tromper le lecteur, Bantam, salua, en portant la main à son chapeau de paille, et sortit.

Mariani se crut fixé sur le compte du prétendu Turbry, et il conta mot pour mot l'histoire de la petite maison et de la partie d'écaillés aux curieux de son établissement. Un pareil habitué lui faisait honneur.

Bantam, que nous n'appellerons plus de son faux nom, passait chaque jour en revue le personnel de ce caravan-sérail ; il causait avec les Européens surtout ; et lorsqu'il rencontrait une figure intelligente, il prolongeait l'entretien et n'épargnait pas le rhum.

Très-souvent cette familiarité lui coûtait une menue pièce de monnaie, qu'il tirait avec l'entente du fond d'une bourse portugaise, et qu'il remettait avec répugnance feinte à l'emprunteur.

Un jour, il crut avoir trouvé l'homme qu'il cherchait depuis longtemps et qui paraissait remplir les conditions nécessaires à un projet infernal. C'était un Hol-

landais, à face ouverte et fraîche ; ni jeune, ni vieux ; parlant bien le malais, et vêtu d'un simple caleçon de coutil, ce qui annonçait autant une extrême misère qu'une précaution contre la chaleur.

À la troisième séance de causerie, Bantam, à force de verser du rhum à son interlocuteur, lui fit raconter le secret de sa vie. C'était un spéculateur qui avait commis le crime de l'atarié, à Bombay, et qui s'était échappé pour éviter la potence. Il se nommait Ovestein, après avoir quitté son premier nom.

— Parlez-moi franchement, lui dit Bantam d'un ton de bonhomme admirable, vous me paraissez un industriel plus malheureux que coupable, et je m'intéresse à vous... Quelles sont vos ressources ?

— Si j'avais de la vache enragée, je la mangerais, dit Ovestein.

— Cela val d'être que vous n'avez rien à mettre sous la dent ? reprit le Malais.

— Je vis comme tant d'autres, répondit Ovestein, c'est-à-dire que je ne vis pas... et, puisque vous êtes assez bon pour vous intéresser à moi, vous pouvez me rendre heureux en me prêtant une piastre.

— Et que ferez-vous d'une piastre Ovestein ?

— Je vivrai huit jours au mois.

— Et après ?

— Après, j'irai à la pêche des coquillages, c'est mon métier.

dit Ovestein en regardant le plafond de toile, des Hollandaises fausses... sang mêlé ?... Il y a tant de mélange depuis un siècle...

— Ça m'est bien égal ! reprit Bantam. je ne tiens pas à la pureté de la race... Il me faut une femme jeune et belle, chose très-facile à trouver, surtout dans les créoles de race croisée... une femme qui parle le hollandais et le malais, si c'est possible.

— Une femme pour vous ? demanda Ovestein.

(La suite à un prochain numéro.)

DENTS DEPUIS 3 FRANCS

Verbrugge, dentiste.

Rue des Haies, 10, Roubaix.

Nouveaux dentiers sans ressorts, mastication et prononciation garanties en 8 jours

TOUS LES JOURS

Consultations gratuites de midi à deux heures, M. VERBRUGGE se rend à domicile et échange les pièces mal faites.